

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG FONDATEUR 1863

PAUL FLAT DIRECTEUR 1908-1918

DIRECTEUR PAUL GAULTIER

Membre de l'Institut

N° 5

68^e ANNÉE

1^{er} MARS 1930

INSECTES MUSICIENS

Mushi yo mushi
Naïté ingwa ga
Tsukuru nara ?

O insecte, insecte, crois-tu que le Karma puisse être
épuisé par la chanson ?

Poème japonais.

I

Si jamais vous allez au Japon, n'oubliez pas d'assister au moins à un *en-nichi*, — ou festival religieux. Il faut le voir la nuit, alors que tout ressort mieux à la lumière des lampions et des lanternes sur lesquels sont peints des visages monstrueux. Vous verrez des jongleurs, des acrobates, des danseurs de sabre, des diseurs de bonne aventure et partout, dominant le tumulte des voix, vous entendrez le roulement incessant des tambours et les sifflements des flûtes. Il se peut que tout ceci ne vaille pas qu'on s'y arrête. Mais je suis presque certain que bientôt vous interromprez votre promenade pour regarder une baraque illuminée comme une lanterne magique et remplie de minuscules cagettes hors desquelles s'échappent des trilles incomparables. Cette baraque est celle d'un marchand d'insectes chanteurs ; et ce sont eux qui produisent cette tempête de bruits. Le spectacle en est curieux et attire presque toujours l'étranger.

Mais, ayant satisfait sa curiosité momentanée, celui-ci poursuit généralement son chemin avec l'idée qu'il vient simplement de voir

une autre variété de jouets pour enfants. On pourrait facilement lui apprendre qu'à Tokio seul, le commerce d'insectes atteint des milliers de dollars — mais il s'étonnerait très certainement si on l'assurait que les insectes eux-mêmes sont très estimés pour le caractère particulier des sons qu'ils émettent. Il ne serait pas facile de le convaincre que dans la vie esthétique d'un peuple extrêmement raffiné et esthétique, ces insectes occupent une place qui n'est pas moins importante, ni moins méritée que celle occupée dans notre civilisation occidentale par les alouettes, les fauvettes, les rossignols ou les canaris. Quel étranger pourrait supposer qu'il existe toute une littérature vieille de mille années et toute imbuë d'une curieuse et délicate beauté, basée sur ces insectes aux vies si éphémères ?

Le but de cette étude est de montrer, en élucidant ces faits, à quel point les voyageurs peuvent inconsciemment juger superficiellement les détails les plus intéressants de la vie japonaise. Mais ces méprises sont aussi naturelles qu'inévitables. Car avec la meilleure des intentions, il est impossible d'estimer correctement à première vue quoi que ce soit d'extraordinaire dans la coutume japonaise, car l'extraordinaire se rapporte presque toujours à des sentiments, à des croyances ou à des pensées au sujet desquels l'étranger ne peut rien savoir.

Avant d'aller plus loin, permettez-moi d'ob-

server que les insectes domestiques dont je vais vous parler sont, pour la plupart, des chanteurs nocturnes et ne doivent pas être confondus avec les *semi* (cigales) mentionnés dans certaines de mes études précédentes. Je crois que les cigales, même dans un pays aussi exceptionnellement riche en insectes musiciens que le Japon, sont, à leur façon, des mélodistes merveilleux. Mais les Japonais font autant de distinction entre les notes des insectes nocturnes et celles des cigales, que nous en remarquons entre celles des alouettes et des moineaux : et ils relèguent les cigales à la place de vulgaires moineaux. Les *semi* ne sont jamais mis en cage. Le goût national pour les insectes en cage ne signifie pas un goût pour le bruit. Et la note de tout insecte jouissant de la faveur publique doit ou bien posséder quelque charme rythmique, ou quelque qualité mimétique célébré dans la poésie ou la légende. Le même fait est exact du goût japonais pour le chant des grenouilles. Ce serait une erreur de croire que toutes les grenouilles sont considérées musicales ; mais il y a des espèces particulières de très petites grenouilles qui ont des notes très douces ; et celles-là sont mises en cage et choyées.

Bien entendu, les insectes ne chantent pas, au sens propre du terme ; mais dans les pages suivantes, il se peut que j'emploie les termes chanteur ou insecte-chanteur, un peu à cause de leur commodité, et un peu à cause de leur correspondance dans le langage des marchands d'insectes et des poètes japonais, qui décrivent les « voix » de ces créatures.

II

L'ancienne littérature japonaise classique est remplie d'allusions à la coutume d'élever des insectes musiciens. Ainsi dans le chapitre intitulé *Nowaki* (1) du célèbre roman « *Genji Monogatari* », écrit à la fin du dixième siècle par la dame Murusaki-Shikibu, il est dit : « Les servantes reçurent l'ordre de descendre dans les jardins et de porter de l'eau aux insectes. » Mais la première mention bien définie de cages destinées à des insectes chanteurs se trouve dans le passage suivant d'un ouvrage intitulé *Cho-*

mon-Shû : « Le douzième jour du huitième mois de la deuxième année de Kaho (1005 de notre ère), l'Empereur ordonna à ses pages et à ses chambellans d'aller à Sagano y trouver des insectes. L'Empereur leur remit une cage faite d'une résille de fils brillants. Tous, y compris l'aumônier en chef et ses suivants, prirent des chevaux des Ecuries Impériales de droite et de gauche, et partirent à la recherche d'insectes. Tokinori Ben, qui détenait, à cette époque, le poste de Kurando (1), suggéra à la cavalcade, tandis qu'elle chevauchait vers Sagano, le sujet suivant comme thème de composition poétique : « Cherchant des Insectes dans les Champs ». En arrivant à Sagano, toute la troupe mit pied à terre, et marcha dans différentes directions, pendant un peu plus de dix *chô* ; puis ils envoyèrent leurs serviteurs à la recherche des insectes. Le soir venu, ils regagnèrent le palais. Ils placèrent dans la cage du haji (2) et du *omina-meshi* (pour les insectes). La cage fut respectueusement présentée à l'Impératrice. Ce soir-là on but du saké au palais, et l'on composa beaucoup de poèmes. L'Impératrice et ses Dames d'honneur prirent part à la composition des poèmes. »

C'est là, croyons-nous, la plus ancienne allusion japonaise à une chasse aux insectes, bien que cette distraction fût peut-être inventée à une période bien antérieure à celle de Kaho. Dès le septième siècle cette chasse apparaît comme une distraction très populaire, et les chasses nocturnes étaient aussi en vogue que les chasses de jour. Dans le *Teikoku Bunshû*, où œuvres réunies du poète Teikoku, qui mourut dans la deuxième année de Shôwô (1653), on a conservé une des lettres du poète qui contient un passage très intéressant relatif à ce sujet :

« Allons à la chasse aux insectes ce soir, écrit le poète à son ami. Il est vrai que la nuit sera très sombre puisqu'il n'y aura pas de lune, et il peut paraître imprudent de sortir. Mais il y a beaucoup de personnes en ce moment qui sortent chaque nuit afin de se rendre aux cimetières, car le festival du Bon (3) approche ; donc, le chemin menant aux champs ne sera

(1) *Nowaki* est le nom donné à certains orages très destructifs qui ont généralement lieu à la fin de l'automne. Tous les chapitres du *Genji Monogatari* ont des titres poétiques et très descriptifs. Il existe une traduction anglaise des dix-sept premiers chapitres par M. Kencho Suyematsu. Mlle Kikou Yamata en a donné une traduction française, d'après la récente version anglaise de M. Arthur Waley.

(1) Kurando ou Kurôdo, fonctionnaire chargé du soin des archives impériales.

(2) *Hagi*, nom donné généralement au trèfle ; *Omina-meshi* est le nom ordinaire de la valériane officinale.

(3) C'est-à-dire : il y a maintenant beaucoup de personnes qui vont tous les soirs aux cimetières afin de décorer et préparer les tombes en vue du grand Festival des Morts.

pas solitaire. J'ai préparé plusieurs lanternes, de sorte que les *bata-ori*, les *matsumushi* et autres insectes viendront sans doute en grand nombre voleter autour de nos lumières. »

Il semblerait que la profession de *mushiya* ou vendeur d'insectes ait existé dès le dix-septième siècle. Car, dans un journal intime de cette époque, connu sous le nom de *Journal de Kikaku*, l'auteur parle de sa déception de ne point trouver de marchands d'insectes à Yédo, ce qui est une preuve suffisante qu'il en a rencontré ailleurs. « Le treizième jour du sixième mois de la quatrième année de Teikyo (1687), dit-il, je sortis à la recherche des vendeurs de *kirigirisu*. Je les ai cherchés à Yotsiya, à Kojimachi, à Hongô, à Yushimasa et dans les deux quartiers de Kouda Sudamacho ; mais je n'en ai point trouvé. »

Comme nous le verrons plus tard, le *kirigirisu* ne fut vendu à Tokio que cent-vingt ans plus tard.

Mais, bien avant que la mode décrêtât de garder en cage des insectes chanteurs, leur musique avait été célébrée par les poètes comme étant un des plaisirs esthétiques de l'automne. On trouve de charmantes allusions aux insectes chanteurs dans certaines collections poétiques réunies pendant le dixième siècle, et contenant, sans doute, de nombreuses compositions d'une date beaucoup plus reculée. Et, de même que les endroits renommés pour leurs cerisiers, pruniers ou autres arbres à fleurs sont encore visités régulièrement chaque année par des milliers de personnes désireuses d'admirer les fleurs à leurs différentes saisons, ainsi dans l'ancien temps, les habitants des villes firent-ils, en automne, des excursions à la campagne afin d'entendre les chœurs frémissants des grillons et des sauterelles qui sont surtout des chanteurs nocturnes. Il y a des siècles de cela, certains endroits étaient célèbres simplement pour cet attrait mélodieux ; tels étaient Musashino (aujourd'hui Tokio), Yatano dans la province de Echizen, et Mano dans la province de Omi. Un peu plus tard, sans doute, les gens découvrirent que chacune des espèces principales d'insectes chanteurs hantaient de préférence certaines localités. Et ce fut ainsi que pas moins de onze endroits différents devinrent célèbres pour diverses variétés de musique d'insectes.

Les meilleurs endroits pour entendre le *matsumushi* étaient :

1. Arashiyama, près de Kyôto dans la province de Yamashiro ;

2. Sumiyoshi, dans la province de Settsu ;
3. Miyagino, dans la province de Mutsu.

Les meilleurs endroits pour entendre le *suzumushi* étaient :

4. Kagura-ga-Oka, dans Yamashiro ;

5. Ogura-yama, dans Yamashiro ;

6. Suzuka-yama, dans Isé ;

7. Narumi, dans Owari.

Les meilleurs endroits pour entendre le *kirigirisu* étaient :

8. Sagano, dans Yamashiro ;

9. Takedo-no-Sato, dans Yamashiro ;

10. Tatsuta-yama, dans Yamato ;

11. Ono-no-Shinowara, dans Omi.

Plus tard, lorsque l'élevage et la vente des insectes devinrent un commerce lucratif, on perdit l'habitude d'aller à la campagne afin de les écouter. Mais, même aujourd'hui, les habitants des villes ont coutume, lorsqu'ils donnent une fête, de placer parfois des cages contenant des insectes chanteurs parmi les arbustes de leurs jardins, afin que les hôtes puissent jouir non seulement des mélodies produites par les petits musiciens, mais aussi des souvenirs ou sensations de paix rurale que cette musique évoque.

III

Le commerce régulier en insectes musicaux est d'une origine relativement moderne. A Tokio, ses débuts ne datent que de l'ère de Kwansei (1789-1800), période à laquelle la capitale du Shogunât était encore appelée Yédo. J'eus récemment entre les mains une histoire complète de l'entreprise, histoire composée en partie d'après des documents anciens, en partie d'après les traditions conservées dans les familles de plusieurs marchands d'insectes bien connus d'aujourd'hui.

Le fondateur du commerce de Yédo était un marchand ambulant appelé Chûzô, originaire de Echigo, qui s'établit dans le quartier Kanda à la fin du dix-huitième siècle. Un jour, en faisant sa tournée habituelle, il lui vint à l'esprit d'attraper quelques *suzumushi* ou « insectes-cloches » qui abondaient alors dans le quartier de Negishi, et d'essayer de les nourrir chez lui. Ils prospérèrent et, emprisonnés, se mirent à faire de la musique. Plusieurs des voisins de Chûzô, charmés par leurs sons mélodieux, lui demandèrent de leur procurer des *suzumushi* moyennant une compensation. Bientôt les commandes des *suzumushi* furent si nombreuses,

que le marchand de comestibles résolut de renoncer à son ancien commerce et se fit marchand d'insectes.

Chûzô se borna à attraper et à revendre des insectes. Il ne songea jamais qu'il serait peut-être plus profitable d'en faire l'élevage. Mais ce fait fut bientôt découvert par un de ses clients, Kirayama, alors au service du Seigneur Aoyama Shimodzuké-no-Kami. Kirayama avait acheté plusieurs *suzumushi* à Chûzô et il les tenait dans un bocal à demi rempli d'argile humide. Ils moururent pendant la saison froide, mais au printemps Kirayama fut agréablement surpris de découvrir que le bocal était peuplé de plusieurs jeunes insectes, évidemment éclos des œufs pondus par les premiers prisonniers. Il les nourrit avec soin et eut bientôt le plaisir, comme l'assure le chroniqueur « de les entendre commencer à chanter avec de petites voix ». Alors il résolut de faire quelques expériences, et, aidé par Chûzô, qui lui fournit des mâles et des femelles, il réussit à élever non seulement les *suzumushi*, mais trois autres espèces d'insectes chanteurs : le *kantan*, le *matsumushi* et le *kutsuwamushi*. Il découvrit, en même temps, qu'en gardant ces bocaliers dans une chambre chauffée, les insectes naissaient bien en avance sur la saison naturelle. Chûzô vendait ensuite pour Kirayama ces chanteurs, et les deux hommes constatèrent que cette entreprise était d'un rapport qui dépassait toutes leurs espérances.

L'exemple donné par Kirayama fut imité par un *tabiya*, ou fabricant de chaussettes, nommé Yasubei, qui vivait à Kanda-Ku et qui était généralement connu sous le nom de *Tabiya Yasubei*, à cause de sa profession. Yasubei fit également une étude approfondie des habitudes des insectes chanteurs au point de vue reproduction et nourriture. Il fut bientôt à même de les vendre. Jusqu'alors les insectes vendus à Yédo semblent avoir été tenus dans des bocaliers ou dans des boîtes. Yasubei conçut l'idée ingénieuse de faire à leur intention des cages spéciales. Un homme nommé Kondô, vassal du Seigneur Kamei de Honjô-ku, s'intéressa à l'entreprise et fabriqua quelques jolies cages qui enchantèrent Yasubei et lui valurent une commande importante. La nouvelle invention fut tout de suite bien accueillie du public, et bientôt Kondô établit la première fabrique de cages à insectes.

La demande pour des insectes-chanteurs devint si grande que Chûzô se vit dans l'impossibilité de fournir directement tous ses

clients. Il décida donc de ne plus s'occuper que de la vente en gros à des détaillants. Afin de pouvoir satisfaire aux commandes qui affluaient, il s'approvisionnait directement chez les paysans dans les faubourgs et ailleurs ; il employait beaucoup de personnes, et Yasubei et d'autres lui payaient annuellement une somme fixe pour divers droits et privilèges.

Un peu plus tard, Yasubei devint le premier marchand ambulant d'insectes-chanteurs. Il circulait dans les rues en criant ses marchandises, mais il avait engagé quelques domestiques pour porter les cages. La tradition dit que lorsqu'il faisait ses tournées, il portait un *katabira* fait d'une soie très estimée et appelée *sukiya*, et une belle ceinture de Hakata, et que cette façon élégante de s'habiller lui fut très utile dans ses affaires.

Deux hommes dont on a conservé les noms firent bientôt concurrence à Yasubei. Le premier était Yasakura Yasuzô de Honjô-ku, dont l'occupation précédente était celle d'un *sahainin* ou agent de location. Il fit fortune et fut bien connu sous le nom de Mushi-Yasu. Ses descendants qui vivent aujourd'hui à Tokio sont des fabricants de *amé*. Mais, pendant les mois d'été et d'automne, ils continuent encore leur commerce héréditaire d'insectes ; et un des membres de cette firme eut même l'amabilité de me donner beaucoup des renseignements contenus dans cet article.

Chûzô, le fondateur de ce curieux commerce, mourut sans enfants. A une date indéterminée de la période de Bunsei (1818-1829) ses affaires furent reprises par un parent éloigné appelé Yamasaki Seïchirô. Yamasaki adjoignit son propre commerce de marchand de jouets à celui de Chûzô. Vers la même époque on passa une loi limitant à trente-six le nombre de marchands d'insectes dans la commune. Ceux-ci se formèrent ensuite en une guilde appelée Oyama-Kô (la société Oyama), dont le patron était le dieu Sekisen-Sama, du mont Oyama dans la province de Sagami (1). Mais en affaires, l'association était connue sous le nom de Yedô Mushi-Kô.

Ce n'est qu'après la consolidation du commerce que nous entendons dire que le *kirigirisu*, le même insecte musicien que le poète Ki-

(1) Le Mont Oyama en Sagami est très fréquenté par les pèlerins. Il y a un temple célèbre dédié à Iwanaga-Himé (Princesse du Long Rocher), sœur de la belle Déesse de Fuji. Sekisen-San est un nom populaire qui désigne à la fois la Montagne et le Dieu.

kaku avait vainement essayé de se procurer en 1687, est vendu à Yédo. L'un des membres de la guilde, connu sous le nom de Mushiya Kojiro (Kojira, le marchand d'insectes) qui avait un commerce à Honjô-Ku, en revenant à son village natal de Kadzusa, ramena avec lui plusieurs *kirigirisu* qu'il vendit avec un bon profit. Bien qu'étant depuis longtemps déjà célèbres dans d'autres parties de l'Empire, ces insectes n'avaient jamais, jusqu'alors, été vendus à Yédo.

« Lorsque Midzu Echizen-no-Kami, dit la chronique, devint *machi-bugyô* ou magistrat en chef de Yédo, la loi limitant à trente-six le nombre des marchands d'insectes fut abolie. » Mais la chronique omet de nous dire si la guilde fut ensuite dissoute.

Kirayama qui, le premier, tenta l'élevage artificiel des insectes, avait, comme Chûzô, développé un commerce très prospère. Il laissa un fils, Kaméjiro, qui fut adopté par la famille de Yumoto, habitant à Waséda, Ushiyoma-ku. Kaméjiro, hérita les secrets de valeur sur l'occupation de son père, et la famille Yumoto est encore célèbre pour l'élevage des insectes.

Aujourd'hui, le plus important négociant en insectes de Tokio est un certain Kawasumi Kanésaburo de Samonchô Yotsuya-ku (1). La plupart des marchands moins importants obtiennent leur stock d'automne chez lui. Mais les insectes élevés artificiellement qui sont vendus l'été, sont pour la plupart fournis par la maison Yumoto. D'autres marchands connus sont Mushi-Sei, de Shitaya-Ku, et Mushi-Toku de Asakusa. Ceux-ci achètent des insectes attrapés dans la campagne par les paysans qui viennent les vendre ensuite à la ville. Les marchands en gros fournissent cages et insectes à une foule de marchands ambulants qui travaillent, surtout dans le voisinage des temples pendant les *en-nichi* ou festivals religieux, pendant les mois d'automne et d'été (2).

(à suivre)

LAFADIO HEARN.

(Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ).

(1) Hearn écrivit cet article en 1897.

(2) Les douze espèces d'insectes les plus recherchés pour leur chant sont les suivants : Suzumushi, Matsumushi, Kantan, Kin-hibari, Kusa-hibar, Kuro-hibari, Kutsuwamushi, Yamato-susu, Kirigirisu, Emma-kôrogi, Kanétaki, Umaoi.

NOTES SUR JULES LAFORGUE

UNE ÉPCQUE, UN AGE DE LA VIE — UNE PHILOSOPHIE VÉCUE

I. — Peut-être y a-t-il quelque paradoxe à chercher d'abord la personnalité d'un poète dans ses écrits de critique, bien qu'à la rigueur ce soit aller de l'extérieur à l'intérieur. Mais on n'a pas toujours assez remarqué cette puissance de critique peu commune que Laforgue allia aux dons de l'artiste et qui nous est révélée par tant de fragments définitifs de ses œuvres posthumes. Tournée sur lui-même, elle lui a fait détruire ou laisser inédits des milliers de vers qui ne donnent pas satisfaction à cette volonté d'être personnel qui se confond pour lui avec la volonté d'être vrai ; en quoi il a, auteur difficile, dérouté bien des gens qui eussent été des admirateurs à bon compte ; mais ce passionné de la vocation littéraire fuit tout ce qui n'est que littérature. A l'égard des maîtres, des talents dans les divers genres, le volume des *Mélanges* contient sur Baudelaire, sur Hugo, sur Rimbaud, sur Corbière, des pages d'une critique deux fois créatrice, car le poète, dans ces aperçus, se différencie lui-même et se construit en définissant ses pareils ou ses contraires.

Les pages de *Critique d'Art* forment une suite plus étendue que les fragments intitulés *Littérature*. Laforgue nous y apparaît plus peintre que poète quand il s'élève au nom de l'optique physiologique contre le critérium littéraire d'appréciation commun en matière de beaux-arts aux esthéticiens et à Taine. Mais à vrai dire, qu'il parle poésie, musique ou arts plastiques, il les fait se rejoindre en certaines conditions pareilles. Le vocable ou même la locution ont leurs harmoniques. Le symbolisme donne la main au relativisme impressionniste. Ici « le spasme de l'œil », ailleurs « les nerfs plaintifs », et jusqu'à la délectation sensorielle de l'assonance mettent en tout art une base physiologique. Les objets ont des répercussions de nuances comparables aux associations imprévues qui sont les petits bonheurs de la rime et des affinités verbales. Ce sont là jeux de l'Inconscient suivant la philosophie que Laforgue va faire sienne et au nom de laquelle non seulement l'individualité générale ou artiste fait loi,